

La Flamme et le Glaçon

Alex de Valukhoff

Alex de Valukhoff

La Flamme et le Glaçon

Ou l'histoire ordinaire d'un couple improbable du XX^e siècle

© Alex de Valukhoff, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6927-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les vagues et le rocher, les vers et la prose, la glace et la flamme ont plus de rapports que n'en avaient nos deux jeunes gens. D'abord la diversité flagrante de leurs deux natures les tint éloignés ; bientôt après, ils commencèrent à se plaire ensemble, à se rechercher. Ils se rencontraient dans leurs promenades à cheval ; solitaires et isolés tous deux, ils furent nécessaires l'un à l'autre et devinrent bientôt inséparables. »

Alexandre Pouchkine, Eugène Onéguine, Chapitre II, strophe 13

La Flamme et le Glaçon est un récit de vie, celui de Christiane et de Pierre, nés en 1930, qui formèrent un couple improbable, mais pérenne : autant elle était chaleureuse, ouverte, enjouée mais finalement autoritaire ; autant il était froid, réservé, retenu mais a contrario aimable. Deux enfances dans la même ville, Grenoble, mais deux enfances foncièrement différentes. Deux adolescences sous l'Occupation à leur tour très dissemblables. Et puis une jeunesse qui les réunit dans un mariage qui dura trente-deux ans – union agitée entre deux êtres dissonants, mais qui surent écrire leur symphonie familiale du xx^e siècle en lien étroit avec des évènements, des passions et des personnalités qui ont fait l'époque.

I

PÈRE, DORMEZ-VOUS ?

Grenoble, 1935. Rue Charrel, dans un de ces immeubles simples, bâtis récemment pour accommoder le flot de nouveaux arrivants dans la capitale des Alpes. Les Italiens se massaient dans les bâtisses presque en ruines de la vieille ville. Les Français, en col blanc ou bleu, préféraient le neuf, même si les maigres cloisons laissaient passer bien trop de vie, et si le chauffage au poêle à charbon chargeait l'atmosphère de poussière et de suie.

Cette rue Charrel, c'était un peu la nouvelle ville, encore dans l'enceinte des fortifications qui deviendront les Grands Boulevards, mais déjà au-delà du cours Saint-André, qui deviendra le cours Jean-Jaurès. C'était un jeune quartier qui n'avait plus peur du Drac, ce torrent parfois fou et dont la ville a dû tant de fois se protéger en se lovant autour d'une boucle de l'Isère bien plus sage. Et pourtant l'Isère aussi a fait souffrir la ville, ce dont témoigne le plus connu des poèmes en patois local, *Grenoblo malhérou*, de Blanc dit la Goutte. Mais c'est le Drac que l'on ne cessera de vouloir endiguer et repousser loin de la ville. Car le dragon, dont le Drac tire son nom, est ô combien plus effrayant que le serpent, ainsi que l'on surnommait parfois l'Isère, comme pour rappeler sa nature toute terrestre.

La rue Charrel était alors habitée de jeunes familles et les enfants y étaient nombreux. La ville s'était redressée après la grande crise, l'Industrie se développait, et avec elle la construction.

Pour la famille Duc, Grenoble symbolisait une autre vie, bien loin des intérieurs feutrés de Lyon ou de la lumineuse demeure d'Écully qu'elle avait connus jusqu'alors. Mais la Grande Guerre était passée par là. Puis les crises, la familiale et l'économique. Les Duc, la famille de Pierre, n'aimaient pas Jeanne, sa bien-aimée, une fille de Sauxillanges, en Auvergne, d'une extraction trop simple à leur goût. Et, surtout, Pierre avait été gazé sur les champs de bataille, et n'avait plus la force de conduire les affaires de sa joaillerie ou, à plus forte raison, des soieries qui appartenaient à la famille depuis des générations. Aussi,

à la fin des années 1920, Pierre avait-il installé sa famille à Grenoble, la ville de « son régiment », qu'il avait connue en ces joyeuses années d'avant-guerre. Il était devenu simple comptable. Jeanne, sa femme, tenait la maisonnée et élevait leurs trois plus jeunes enfants, alors que les deux grandes venaient de s'installer en ménage.

Ce matin-là, comme tous les matins, Christiane, la petite dernière, pénétra sans bruit dans la chambre de ses parents, où Pierre devait encore se reposer : il ne commençait plus ses journées de bon matin, il n'en avait tout simplement plus la force.

Mais ce jour-là, la chambre sembla à la petite encore plus calme qu'à l'accoutumée. Presque effrayante. Elle avança sur la pointe des pieds au chevet du lit et se pencha sur son père du haut de ses 5 ans.

— Père, dormez-vous ?

Pas de réponse.

— Père, dormez-vous ?

Toujours pas de réponse.

Perplexe, Christiane retourna dans la cuisine pour y retrouver Jeanne.

— Maman, Papa dort très fort. Il ne m'a pas dit bonjour aujourd'hui.

Le sang ne fit qu'un tour dans les veines de Jeanne. Elle se précipita dans la chambre. Elle prit Pierre par l'épaule, le secoua gentiment. Elle comprit qu'il ne respirait plus. Et elle s'effondra en larmes.

C'était la première fois que Christiane voyait sa maman pleurer. Elle comprit que quelque chose de grave était arrivé.

— Mère, mais je n'ai rien fait ! Je suis juste entrée dans votre chambre pour dire bonjour à Papa.

Jeanne prit Christiane dans ses bras et, hoquetant de sanglots, elle embrassa la petite de toutes ses forces.

— Ton père est parti, Christiane. Il est parti...

Quelques jours plus tard, la famille entière fit le voyage d'Écully pour y

enterrer Pierre auprès des siens, ces Duc qui y sont inhumés dans le tombeau de famille, concession n° 1, depuis bien des générations.

Pour Christiane, ces journées resteront comme marquées d'une pierre noire. Et toute sa vie elle gardera dans sa mémoire cette phrase, « Père, dormez-vous », et puis l'image de toute sa famille en noir marchant lentement derrière le corbillard. Et les larmes.

C'est dur de commencer dans l'existence avec ces premiers souvenirs-là.

II

MA PENSÉE VA VERS TOI

Jeanne, née Poulet, était une splendide fille d'Auvergne, au sourire éclatant de toutes ses belles dents blanches, aux formes amènes et, surtout, arborant cette immense chevelure longue et épaisse, pareille à une crinière. Qu'elle fût fille de sabotier n'entamait en rien la passion de Pierre. Plus personne ne sait comment ces deux-là s'étaient rencontrés et avaient commencé de se fréquenter, mais ce devait être à Lyon, sans doute à son retour du service militaire : Pierre était de la classe 1884, et Jeanne était née en 1891. Elle avait fait des études d'infirmière, et il n'est pas impossible qu'ils aient fait connaissance aux hôpitaux des Armées. Ils s'étaient mariés contre l'avis de la famille Duc. Puis les enfants étaient arrivés, dès 1911 pour la première.

Jeanne était aussi une femme de tête, presque autoritaire. Quoique de taille relativement modeste, elle dégagait une impression de force naturelle et de fierté, renforcée par un port altier, qui s'alliait admirablement à sa beauté naturelle, et bien des âmes faibles tremblaient devant elle et la haïssaient en cachette.

Pierre était un homme fin, au propre comme au figuré, doté d'une élégance naturelle et d'un sens artistique qui transparaissaient dans ses manières, son expression, son écriture, le tracé de son coup de crayon. La lignée des Duc l'avait poussé vers l'affaire familiale, mais il avait préféré la création de bijoux, un domaine dans lequel il excellait. Malheureusement, il n'était pas particulièrement doué pour le commerce, et ses créations restèrent peu diffusées.

Un de ses bijoux, néanmoins, traversera le siècle : une broche avec le portrait de Jeanne finement gravé dans le métal, une fleur (une pensée) semant ses pétales, et ces mots, MA PENSÉE VA VERS TOI. Il l'avait offerte à Jeanne à la mobilisation générale, en 1914, avant de partir pour le front pendant quatre années terribles. Christiane en prendra grand soin.

De ce couple, il est resté un amour sans faille, que les séparations ou les difficultés n'avaient fait que renforcer. Ils ont aussi transmis à leur descendance

les talents artistiques de Pierre, qui se retrouvent chez nombre de leurs petits-enfants. Jeanne a légué à bien des nôtres son fort caractère, son amour des intérieurs aseptisés, sa belle crinière et sa dentition sans caries...

Jeanne n'avait que 44 ans quand Pierre partit pour son dernier voyage. Leur amour aurait dû durer bien plus longtemps, mais la guerre en avait décidé autrement. Gravement gazé, Pierre était revenu du front lourdement handicapé, puis resté alité la plupart du temps, dans les dernières années.